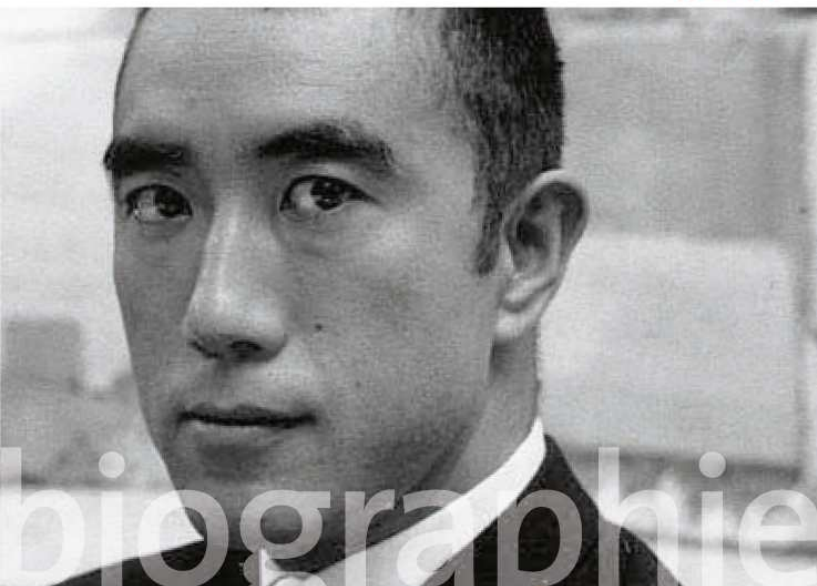


Mishima

par Jennifer Lesieur

INÉDIT



biographie



Extrait de la publication

FOLIO BIOGRAPHIES
collection dirigée par
GÉRARD DE CORTANZE

Mishima

par

Jennifer Lesieur

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Extrait de la publication

Jennifer Lesieur est née en 1978. Journaliste, elle est l'auteur de la première biographie de Jack London en langue française (Tallandier), qui a remporté le prix Goncourt de la biographie en 2008. Elle a publié depuis les biographies de Patti Smith (Le Castor Astral, 2009) et d'Amelia Earhart (Grasset, 2010).

*Je découvris que la Voie du samouraï,
c'est la mort. Si tu es tenu de choisir entre la
mort et la vie, choisis sans hésiter la mort.
Rien n'est plus simple. Rassemble ton courage
et agis.*

Hagakure, livre I

Publié en français sous le titre
Le Japon moderne et l'éthique samouraï

Prologue

Une nuit d'octobre 1876, dans la région de Kumamoto, 181 hommes armés de sabres, vêtus du costume des samourais, partirent assassiner des fonctionnaires gouvernementaux. Ils refusaient l'occidentalisation à outrance du Japon, dans ces premières années de la restauration Meiji, qui tuait à petit feu leurs repères et leurs traditions. Ils se protégeaient la tête d'un éventail en passant sous les fils électriques, et ne touchaient les billets de banque qu'avec des baguettes. Lorsque le shogunat leur interdit de porter le sabre, ce fut le coup de grâce. Ils se réunirent en secret pour préparer un coup d'État contre ce gouvernement qui les privait de leur essence, de leur raison d'être. Face à eux se trouvait un nombre impressionnant de soldats entraînés, bardés d'armes à feu. Le coup d'État était voué à l'échec, ils le savaient, mais plutôt mourir dans l'honneur que subir cette amputation spirituelle.

Au petit matin, la moitié d'entre eux gisaient dans le sang. Les rescapés firent leurs adieux à leur famille avant de se faire *seppuku*. Ce fut le plus

grand suicide de masse de l'histoire du Japon en temps de paix. Ces guerriers qui défendirent le Japon féodal de leur vie s'appelaient la Société du Vent divin. Vent divin, qui se dit en japonais : *kamikaze*.

Un siècle plus tard, dans un Japon puissant et moderne, l'écrivain le plus célèbre du pays provoqua une émeute au quartier général des Forces d'autodéfense, à Tokyo. Avec quatre membres de la milice privée qu'il avait créée quelques années plus tôt, il prit en otage un général pour forcer les soldats à écouter son discours. Écœuré par la modernisation à outrance qui étouffe l'âme du Japon, obsédé par un empereur privé de son essence divine depuis la défaite de la Seconde Guerre mondiale, persuadé d'incarner les valeurs et l'esprit des samourais, l'écrivain voulait soulever ces soldats condamnés à la paix pour exiger le droit de verser le sang et de mourir au nom de l'empereur. Les soldats le huèrent. Ils étaient nombreux, armés. L'écrivain était presque seul, et n'avait qu'un sabre pour se défendre. Êtes-vous des hommes ? hurla-t-il aux soldats qui le croyaient devenu fou. Suis-je un homme ? s'était-il demandé toute sa vie. Le Vent divin n'était plus. Il s'était trompé d'époque. Personne ne l'écoutait. Victoire ou échec, l'issue fut la même. Yukio Mishima leur tourna le dos, et devant quelques témoins horrifiés, commit le dernier seppuku du XX^e siècle.

L'arbre aux branches tordues

Quand Yukio Mishima naît, le 14 janvier 1925 à Tokyo, le Japon des samourais n'existe plus que dans les souvenirs romancés des personnes âgées. Mais il en reste bien des traces sous les hauts-de-forme, les épingles à cravate et les automobiles rutilantes. L'ère Meiji, de 1868 à 1912, a vu le Japon s'ouvrir à l'Occident après des siècles d'isolement. Sous le règne de l'empereur Mutsu Hito, le Japon est passé d'une situation encore largement féodale à celle d'un État moderne, à une vitesse folle ; la terre des guerriers, des seigneurs et des paysans est devenue une puissance économique et militaire, quitte à perdre ses repères spirituels. Le 30 juillet 1912, à la mort de l'empereur Mutsu Hito, désormais nommé Meiji tenno selon l'usage, son fils Yoshi Hito lui succède, ouvrant l'ère Taisho. Peu charismatique, de santé fragile, il commence à décliner après une attaque cérébrale. Incapable de conduire les destinées du Japon à un moment crucial, à savoir les années qui suivent la Première Guerre mondiale, il est flanqué d'un régent : son fils, Hiro Hito, dès novembre 1921.

Mishima naît pendant la dernière année de l'ère Taisho. C'est une époque de troubles et de grands changements. Le Japon profite d'une belle période de prospérité avant de sombrer dans la crise économique. Des mouvements sociaux sont interrompus par le grand tremblement de terre de 1923 qui détruit la moitié de Tokyo et de Yokohama. Avec 130 000 morts, la plus grande catastrophe naturelle de l'histoire du Japon va remodeler le paysage urbain. Le 25 décembre 1926, Hiro Hito devient officiellement empereur et inaugure l'ère Showa. L'ère de la « Paix rayonnante » qui accompagnera la vie de Mishima verra deux périodes se succéder : l'une, militariste, qui va de la conquête de la Mandchourie à l'attaque de Pearl Harbor ; l'autre, pacifique, débute avec la capitulation de 1945. Les premières années de l'écrivain sont imprégnées de propagande nationaliste. La hiérarchie sociale décide jusqu'aux rapports humains, même au sein des familles.

Même s'il s'est souvent vanté de descendre d'une longue lignée de samourais, Kimitake Hiraoka — le nom de naissance de Mishima — compte, du côté paternel, des paysans qui n'ont pas même eu de nom de famille jusqu'au début du XIX^e siècle. Les idéogrammes *hiraoka* apparaissent une première fois vers 1820 dans le registre du temple du village de Shikata, près de Kobe. Il est inscrit que Tazaemon Hiraoka a été dépossédé de sa maison après que son jeune fils eut tué de son arc un faisan appartenant au seigneur local. La disgrâce gâte la racine de son arbre généalogique.

Takichi, un autre fils de Tazaemon, relève l'honneur. Dans les années 1850, il acquiert un entrepôt et gagne assez d'argent pour offrir des études à ses deux fils. L'aîné, Manjiro, suit des études de droit à l'Université impériale en vue d'être avocat, et devient en 1898 membre de la Maison des représentants créée depuis peu. Le cadet, Jotaro, est le grand-père de Mishima. Il suit les mêmes études que son frère et intègre le ministère de l'Intérieur à l'âge de 29 ans, en 1892. Jotaro est brillant, ambitieux, dur à la tâche. Il gravit rapidement les échelons jusqu'à obtenir en 1908 le poste de gouverneur de l'île Sakhaline, colonie japonaise ; il est le premier civil à y parvenir. Un an après la fin de ses études, Jotaro épouse Natsuko Nagai, descendante, elle, d'une famille de grands samourais. Son grand-père paternel était un daimyo, maître d'un fief apparenté par alliance aux Tokugawa, la famille militaire dominante du Japon. Natsuko est cultivée, raffinée... et déclassée. Comment comprendre qu'une jeune aristocrate devienne l'épouse d'un fils de paysan, dans une société encore fortement hiérarchisée malgré l'ouverture de l'ère Meiji ? D'abord, du fait que le diplôme de l'Université impériale a fait entrer Jotaro dans une petite, mais certaine, élite. Ensuite, en raison de ce que la famille de Natsuko appelle l'« indisposition » de celle-ci : elle est sujette depuis l'enfance à des crises d'hystérie. À l'adolescence, son comportement a paru si préoccupant que ses parents l'ont envoyée vivre un temps chez les Arisugawa, cousins de l'empereur Meiji. À son retour chez elle, rien n'a changé si ce n'est la

conscience accrue de faire partie d'une caste supérieure. Étant l'aînée de douze enfants, il fallait pourtant qu'elle trouve un époux car, selon l'usage, ses frères et sœurs ne pourraient pas se marier avant elle. C'est par dépit que son père la fiance au premier homme pourvu d'un bon niveau d'éducation, et qui ne soit pas trop regardant sur son caractère. Humiliée, Natsuko fera payer cher ce pis-aller. Elle crie à qui veut bien l'entendre sa haine pour Jotaro et ne cesse de s'apitoyer sur elle-même. En 1914, Jotaro démissionne de son poste de gouverneur et décide, comme son père, de devenir entrepreneur, mais il n'en a pas le talent. En dix ans, il perd ses terres et son argent et se retrouve accablé de dettes. L'hypothèque de la maison familiale à Tokyo est saisie et les Hiraoka sont contraints de louer une autre maison plus modeste, aux pièces sombres, dans le quartier Yotsuya de Tokyo. C'est celle où va naître Mishima.

Jotaro a beau être ruiné, il n'est pas homme à se laisser abattre. Sa dignité et son impassibilité lui permettent de ne pas perdre la face, tandis que ses finances atteignent des abysses. Il boit beaucoup de saké, charme de sa belle voix de ténor toutes les femmes qui ne sont pas la sienne. Il est incapable d'assumer un foyer mais parvient à entretenir son propre train de vie avec panache. Natsuko n'a plus que sa rancœur à nourrir.

Elle aussi a des appétits de grandeur à satisfaire : c'est bien assez qu'elle ait dû se rabaisser à la classe sociale inférieure de son mari ! Le décalage entre ses goûts et son mariage la rend folle d'une rage qu'elle entretient avec soin. Elle aime le

théâtre kabuki, les grands restaurants et les magasins chics, et ne se prive pas de creuser les dettes de son mari pour son bon plaisir. Pendant que Jotaro court les cabarets, elle lit avec avidité les classiques de la littérature de cour, mais aussi les flots de littérature occidentale qui ont enfin franchi les frontières, les premières traductions du français et de l'allemand — langues qu'elle a apprises et qu'elle comprend. Elle est capable d'improviser de longues histoires, non sans talent. De santé aussi fragile que son état psychique le laisse prévoir, elle développe une névralgie sciatique dont l'intensité de la douleur la rend quasiment infirme. La souffrance, la frustration, une psyché instable transforment cette femme chétive en tyran. Dans son roman autobiographique *Confession d'un masque*, Mishima suggère que l'état de sa grand-mère a empiré à cause d'une maladie vénérienne transmise par Jotaro. Au pire, c'est une furie qui accueille Jotaro quand il revient de ses tournées au cabaret ; dans le meilleur des cas, une boule de colère couchée sur son futon, sifflant des malédictions entre ses dents serrées.

Un fils naît de cette union orageuse : Azusa, le père de Mishima. Azusa commence son chemin dans le monde en faisant son possible pour devenir l'exact opposé du modèle parental. Azusa est un jeune homme sérieux, droit jusqu'à la rigidité, indépendant jusqu'à la misanthropie. Voir son père s'amuser en compagnie de ses amis l'a guéri de la superficialité des relations sociales. C'est un bureaucrate-né, portant un regard froid sur le monde derrière ses lunettes cerclées d'acier. Diplômé

de la Faculté impériale de droit, il devient directeur adjoint du bureau des pêches au ministère de l'Agriculture. Travailler pour le gouvernement est hautement honorable. Il gagne bien sa vie, mais pas encore assez pour combler ne serait-ce qu'une partie des dettes de son père ou assurer le train de vie excessif de sa mère. Dans leur maison à deux étages louée dans un bon quartier au nord de Tokyo, ils ont à leur service un homme à tout faire et pas moins de six bonnes — un personnel extravagant même pour les prospères années 1920. Azusa ne veut pas rogner sur ce signe extérieur de réussite sociale. Il tient à ce que les Hiraoka gardent l'apparence d'une riche famille bourgeoise. Et se soumet avec le même froid calcul au mariage arrangé.

En 1924, à 30 ans, Azusa épouse Shizue Hashi, la fille d'un proviseur, de dix ans sa cadette. La famille de Shizue compte des professeurs et spécialistes de Confucius depuis plusieurs générations. La timide jeune fille s'installe dans la maison d'Azusa sans rien connaître de la situation familiale. Dès le premier jour, Natsuko en fait son nouveau défouloir : elle harcèle sa belle-fille à toute heure du jour ou de la nuit, la traite comme une domestique. Dans ses bons jours, elle se contente de l'ignorer. Shizue, qui a grandi dans un cocon préservé, entourée de livres et d'affection, se réfugie dès qu'elle le peut dans sa chambre, où elle reste enfermée à lire. C'est dans cette chambre de solitude et de vieux volumes que naît son premier fils, le 14 janvier 1925. Sept jours après, le garçon est

emmailloté dans de la flanelle, de la soie et un kimono en crêpe de soie. Son grand-père trace les idéogrammes du prénom qu'on lui a choisi, Kimitake, et place la bande de papier sur un support à offrandes. Quarante-neuf jours après sa naissance, Natsuko arrache Kimitake des bras de sa mère pour l'emmener dans sa chambre à elle. Après cet enlèvement pur et simple, Natsuko commence à façonner le nouveau-né comme un personnage de pâte à modeler, à son image, fébrile et malade. Elle le gardera en captivité jusqu'à l'âge de 12 ans, cloîtré dans sa chambre étouffante, à l'abri de la lumière du soleil, de l'amour de sa mère et des réalités du monde extérieur.

Natsuko impose un contrôle absolu sur l'enfant, prenant prétexte de l'éducation noble qu'elle souhaite lui donner, comme celle qu'elle a reçue. Elle veut surtout un exutoire à sa fureur, à ses aspirations brisées, à sa souffrance physique. Elle ne rend Kimitake à sa mère que le temps de l'allaitement. Elle assiste au seul contact de la mère et du fils, les fixant de ses yeux égarés, montre à la main. Quand elle juge qu'il s'est assez nourri, elle reprend l'enfant sans un mot et redescend dans sa chambre. Entre la matriarche et son mari absent, Shizue, en larmes, sait qu'il ne sert à rien de protester. Quant à Jotaro, il s'est retiré à la naissance de Kimitake dans le petit salon à l'arrière de la maison, où il passe son temps le plus loin possible de sa famille, à recevoir les pseudo-associés qui l'ont ruiné et à jouer au go avec eux. Le venin de sa femme ne l'atteint plus, il ne s'intéresse pas aux problèmes qui se passent sous son toit et il ne

quitte le tableau quadrillé de son jeu que lors de circonstances exceptionnelles.

En 1928, Shizue donne naissance à une fille, Mitsuko. Un autre garçon, Chiyuki, suit deux ans plus tard. Par bonheur, Shizue peut les garder près d'elle et les élever seule ; Natsuko, recroquevillée sur Kimitake, ne leur accorde pas un regard. Le confinement de l'aîné est extrême. À 3 ans, il n'est autorisé à prendre l'air que les jours de beau temps. À 5 ans, il a le droit de sortir seul avec sa mère quand les journées de printemps sont assez chaudes. Avant de le laisser partir, Natsuko tient cependant à l'habiller comme pour le protéger d'une tempête de neige. Naturellement, il lui est défendu de jouer avec les autres enfants du voisinage ; Natsuko trouve leurs jeux trop brutaux. Elle sélectionne quelques filles parmi les familles de ses cousins, et Kimitake ne peut jouer avec elles qu'à la poupée, ou à l'origami, dans une quasi-obscurité et le silence le plus total. Les enfants doivent rester dans sa chambre, sous sa surveillance menaçante, alors que les bruits même diffus aggravent ses migraines. Docile, Kimitake manipule ses jouets sans vie, sans un mot, en rêvant des pistolets et des camions de pompier des petits voisins qui jouent à grands cris de joie derrière les volets mi-clos de la chambre.

Dans un élan de folle rébellion, un jour de beau temps, Shizue profite de la sieste de Natsuko pour prendre Kimitake et l'emmener dehors avec elle. Au moment où Shizue s'apprête à saisir sa main, Natsuko se réveille en sursaut, s'empare du gar-

çon et referme la porte de sa chambre à clef. Shizue reste derrière, bras ballants : elle n'a pas plus de pouvoir que les bonnes. Faute d'appui, d'amis ou de confidents, elle garde ses ressentiments pour elle. La moindre plainte extériorisée peut avoir des conséquences dramatiques : Natsuko pourrait la priver de tout contact avec son fils pendant de longs mois. Elle a trop peu de moments avec lui pour risquer de les perdre tout à fait. Quant à Azusa, il est bien plus le fils de sa mère que le père de son fils. Il lui arrive bien de temps en temps de suggérer à sa mère de laisser sortir le petit, mais n'insiste pas devant son refus. Si Natsuko agit ainsi, c'est qu'elle a ses raisons, argue-t-il, niant la détresse de sa femme, qui le hait à son tour en silence.

Kimitake grandit sans savoir à quel point son éducation est à l'encontre de la nature. Il accepte la domination abusive de sa grand-mère sans manifester aucune émotion. Quand elle lui confisque un jouet, jugé trop dangereux ou trop bruyant, il laisse faire sans pleurer, sans jeter de regard implorant vers sa mère déchirée. Quand Natsuko lui interdit de participer aux sorties scolaires, il reste tranquillement assis, seul, à empiler des blocs de bois. Il se comporte comme un petit bonze, muet et résigné. Pourtant, comme s'il subissait le syndrome de Stockholm, il adore sa grand-mère autant que sa mère. Mais la jalousie de Natsuko est telle que s'il montre un peu d'affection pour Shizue, la vieille dame le ressent comme une trahison. S'il s'adresse à sa mère sans demander l'auto-

risation à Natsuko d'abord, celle-ci entre dans une rage folle qu'elle retourne contre eux. Alors, pour parer à toute attaque de nerfs et pour ne blesser personne, Kimitake dissimule ses sentiments pour les deux femmes.

La compagnie de son père ne fait pas mouvoir davantage son visage de masque nô. Un après-midi, alors qu'il a réussi à emmener son fils en promenade, Azusa invente un jeu dangereux pour l'endurcir avant que son « éducation de fille » ne le pervertisse tout à fait. Le long d'une voie de chemin de fer, il s'amuse à faire semblant de le lâcher devant les trains qui passent. Kimitake laisse les wagons le frôler sans se débattre, sans montrer ni peur ni excitation. Aucun frisson ne le traverse. Azusa croit avoir donné vie à un pantin de bois, alors qu'à l'intérieur son hypersensibilité a commencé ses ravages.

Dans *Confession d'un masque*, Mishima évoque la première image qui l'a durablement tourmenté, à l'âge de 4 ans. Pendant une promenade dans le quartier, il aperçoit un jeune collecteur d'excréments qui descend à vive allure vers lui. Les joues rouges du jeune homme, son costume d'ouvrier, son pantalon de coton bleu foncé serré à l'entrejambe, son métier honteux le bouleversent plus que de raison. Parcouru d'un désir inconnu, sans pouvoir expliquer ce qui lui arrive, il veut bondir hors de son corps pour devenir ce vidangeur. Ce transfert va se répéter avec les conducteurs de tramway et les poinçonneurs, qu'il associe à une existence sombre et tragique parce qu'ils vivent

Pasolini, par RENÉ DE CECCATTY
Pasteur, par JANINE TROTTEREAU
Picasso, par GILLES PLAZY
Marco Polo, par OLIVIER GERMAIN-THOMAS
Louis Renault, par JEAN-NOËL MOURET
Rimbaud, par JEAN-BAPTISTE BARONIAN
Robespierre, par JOËL SCHMIDT
Shakespeare, par CLAUDE MOURTHÉ
Stendhal, par SANDRINE FILLIPETTI
Jacques Tati, par JEAN-PHILIPPE GUERAND
Tchekhov, par VIRGIL TANASE
Toussaint Louverture, par ALAIN FOIX
Van Gogh, par DAVID HAZIOT. Prix d'Académie 2008 décerné par
l'Académie française (fondation Le Métais-Larivière).
Verlaine, par JEAN-BAPTISTE BARONIAN
Boris Vian, par CLAIRE JULLIARD
Léonard de Vinci, par SOPHIE CHAUVEAU
Wagner, par JACQUES DE DECKER
Andy Warhol, par MERIAM KORICHI
Oscar Wilde, par DANIEL SALVATORE SCHIFFER
Tennessee Williams, par LILIANE KERJAN
Virginia Woolf, par ALEXANDRA LEMASSON
Stefan Zweig, par CATHERINE SAUVAT



Mishima

Jennifer Lesieur

Cette édition électronique du livre
Mishima de *Jennifer Lesieur*
a été réalisée le 13 mai 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070341580).

Code Sodis : N49859 - ISBN : 9782072449178.

Numéro d'édition : 169870.